

La critique de Fabienne Pascaud

La parade des âmes en peine



PASCAL GELY AGENCE BERNARD

La Visite de la vieille dame, luxuriante et morbide.

Elle revient se venger. Elle revient liquider celui qui l'a séduite, trahie, condamnée autrefois à la prostitution et à la misère, et qu'elle a trop aimé. De mariage en mariage, Clara Zahanassian est aujourd'hui devenue milliardaire. Et rumine depuis longtemps sa rancune. Déjà, elle a mis secrètement à genoux la petite ville de son enfance, où ne règnent plus désormais que faillites industrielles et commerciales ; où ses vieux ennemis, réduits à la misère, seront bientôt prêts pour elle à toutes les lâchetés, à tous les crimes. Eliminer, par exemple, l'amour fou de sa jeunesse, celui qu'elle n'a jamais pu oublier et qui continue, malgré les ans, à lui manger le cœur, à lui ronger l'âme. Ainsi la riche et élégante Clara n'est-elle plus qu'un fantôme disloqué qu'accompagne dans tous ses périples un cercueil. Pour elle ? Pour l'innocence assassinée, pour l'amour défunt ? Pour ne jamais oublier ?

Féroce et sublime histoire d'amour que cette *Visite de la vieille dame*, signée du Suisse Friedrich Dürrenmatt (1921-1990), créée en 1956, et interprétée depuis, de par le monde, par les plus grandes actrices. C'est pourtant en travesti, avec masques et bergamasques, que l'incarne lui-même, sur le mode grotesque, le metteur en scène colombien Omar Porras. Et par on ne sait quelle farcesque alchimie, la fable tout entière montée en très morbide commedia dell'arte, nourrie en permanence d'un luxuriant baroque latino-américain, n'en est que plus terrible. Retrouve les accents de la tragédie antique. Porras, c'est vrai, connaît à merveille l'œuvre qu'il a déjà dirigée, et jouée, en 1993. Aussi le Colombien installé à Genève n'a-t-il besoin d'aucun

luxueux décor, mais stylise au contraire l'espace en permanence. Il adopte surtout une tonalité de jeu propre aux fantasmes, aux cauchemars, aux obsessions : mélange d'accents et de timbres du bout du monde et de nulle part, gestuelle entre cirque et coryphée, affrontements proches du théâtre de marionnettes. Et le spectacle, aux frontières paradoxales de l'enfance et de la mort, entraîne peu à peu dans une infernale et absurde danse macabre. Vengeance ou pas, on ne tue jamais que ce que l'on aime le plus.

La mort plane aussi douloureusement dans le *Satyricon* (bizarrement nanti ici d'un « y », comme les luxueux « satyres » ?) d'après Pétrone, mis en scène par Didier Carette, directeur du Théâtre Sorano de Toulouse. On se souvient du somptueux et orgiaque banquet de Trimalchion, morceau de bravoure du film de Fellini, inspiré du même roman, le premier, dit-on, de l'histoire de l'Antiquité. Aucun lascif repas ici. Rien que des âmes en peine, torturées par le désir et la passion. Encolpe est amoureux du gigolo Giton, ex-esclave dont bien des Romains se disputent les faveurs. Et il souffre... Didier Carette a adapté le texte attribué à l'aristocrate et décadent Pétrone (il se suicida en l'an 65), cette promenade mélancolico-érotique dans l'extravagante société de Néron, comme un vieux souvenir d'amour perdu que revivraient désespérément les protagonistes. Et, entre clins d'œil à Proust et à Pasolini, le spectacle égrène le désenchantement hystérique des consciences rompues par trop d'excès. Il se conjugue ainsi à l'amertume d'une des maîtresses phrases du curieux roman, arrivé jusqu'à nous, par fragments : « *Vivre chaque jour comme s'il devait être le dernier.* »

Domage que la mise en scène ne vise une mesure, une outrance qu'elle peine à maîtriser – côté jeu, côté rythme – dans un espace de cendres et d'apocalypse pourtant poignant de Catherine Blanc. Mais on restera longtemps fasciné par la sarabande funèbre d'Encolpe, bouleversant amant solitaire, nu sur scène, nu dans son chagrin, inatteignable, figure devenue mythique d'une ensorcelante fresque antique. Et formidable Georges Gaillard ●

La Visite de la vieille dame, traduction de Jean-Pierre Porret, mise en scène d'Omar Porras. Jusqu'au 15 mai au Théâtre des Abbesses, Paris 18^e. Tél. : 01-42-74-22-77.

Satyricon, adaptation et mise en scène de Didier Carette. Jusqu'au 23 mai au Théâtre de la Tempête, Cartoucherie de Vincennes, Paris 12^e. Tél. : 01-43-28-36-36.